



rencontres avec la philosophie espagnole

cerf CERIT 1988

CONCLUSION

L'ACTION CULTURELLE EXTERIEURE

-Un moyen qui est une fin-

José VIDAL-BENEYTO

L'Espagne n'a jamais bien su se vendre. Et moins encore sa culture. La naissance et la persistance de la Légende Noire dans l'historiographie espagnole est, à mon avis, dans une bonne mesure, une réaction de compensation devant notre incapacité, mal vécue, à gérer les relations publiques de la réalité hispanique. Cette incapacité, haussée à la catégorie de gloire nationale durant l'époque de notre isolement autosatisfait -qui remonte pratiquement au moment où l'Espagne abandonne le Club des grandes puissances- se transforme en myopie voire en cécité complète à partir du XIX siècle. "Être le premier ou personne". Or nul être ne peut prétendre n'être personne, sauf si la situation, le milieu ou le contexte où il n'est personne sont sans importance, c'est à dire ne comptent pas. En persistant à considérer ce qui est extérieur de manière dévalorisante (ce qui ne peut être ramené à la xénophobie habituelle), on en vient, insensiblement, à nier avec exaspération ce qu'il y a au delà de notre périmètre national, puis à lui conférer une existence purement virtuelle.

Cette présentation extrême (pas autant qu'il n'y paraît) et négative de la conscience qu'a, encore aujourd'hui, l'Espagnol moyen du rapport Espagne/Monde, et ceci en dépit du fait que nous soyons membres de plein droit des Communautés Européennes et que tous les grands processus contemporains soient

dominés par l'interdépendance des zones et des pays, ainsi que par le caractère global de notre monde- pourrait expliquer l'indigence permanente de l'action culturelle de l'Espagne à l'étranger. Indigence à laquelle ne réussirent à porter remède ni le "spiritualisme" prêché par la politique internationale du franquisme, ni le pragmatisme compact de la nouvelle démocratie espagnole à l'extérieur. Bien au contraire. On peut en effet dire, sans exagérer, que la politique culturelle extérieure de l'Espagne est au plus bas de son histoire.

Parmi les multiples causes concourant à ce résultat, j'en vois deux qui me semblent déterminantes. En premier lieu, le soi-disant *immédiatisme* économique des grandes options de nos hommes politiques au pouvoir, auquel il conviendrait d'ajouter l'oubli du dynamisme des industries culturelles et la méconnaissance de la *dématérialisation* des principaux vecteurs des activités de production et de distribution: nos gouvernants paraissent ignorer ces deux phénomènes qui confèrent à la *perspective culturelle* une fonction déterminante dans la vie économique actuelle et font de l'économie et de la culture deux réalités indissociables. En deuxième lieu, l'implosion de la dimension globale de la culture espagnole, conséquence non nécessaire et perverse du développement de nos autonomies régionales. Ce qui est criticable ce n'est pas que la Communauté Catalane possède à Paris une splendide et efficace Maison de la Catalogne, ce qui est dommage c'est que l'Espagne dans son ensemble et en tant que telle, n'ait pas la sienne.

Quelles raisons alléguer pour expliquer que le budget de l'action culturelle de l'Espagne à l'étranger soit en chiffres relatifs huit fois moindre que celui de la France? Ou comment est-il possible qu'un Etat dont la langue principale, le castillan, sera dans quelques années un véhicule de communication pour plus de 500 millions de personnes et en unira plus d'un milliard au XXI^e siècle, ne dispose pas d'une structure minimale d'appui extérieur, analogue à celle de l'Alliance Française ou du Goethe Institut? Comment comprendre que nos dirigeants politiques et sociaux ne se soient pas encore rendus compte que la culture est le grand atout de leur pays et que c'est seulement dans le

domaine du culturel que l'Espagne peut aspirer, avec raison et réalisme, au rang de toute première puissance?

Dans ce panorama désolant, des actions comme celles que représentent ces *Rencontres*, retranscrites dans ces pages, constituent une contribution paradigmatique à la présence de l'Espagne à l'extérieur. Elles répondent en effet à une nécessité, remplissant un espace qui ne peut être laissé vacant et, de façon exemplaire, visent, avec courage et efficacité, au plus difficile. Car dans la société de cette fin du XX^e siècle, où les comportements de masse et les dimensions de l'image et de l'audiovisuel dominant nos décisions et nos actions, il n'est pas facile de choisir comme thème celui de la production écrite, surtout si son contenu est philosophique. Programmer une réunion, un colloque ou un séminaire sur la philosophie espagnole destinés au grand public, c'est un pari qui demande de l'audace et de l'enthousiasme.

Et pourtant, il s'agit d'un pari nécessaire, car seule la pensée peut donner un sens complet, c'est à dire servir de fondement, et en même temps rendre pleinement intelligible l'ensemble des manifestations, des pratiques et des produits qui constituent une culture. Il est évident que la connaissance de la pensée philosophique, arabe et juive, de l'Espagne du XII^e au XV^e siècle, jointe à celle de Lullio, Sibiuda, Turmeda, Eiximenis, etc... est essentielle pour comprendre la musique et l'art de l'Espagne médiévale. Comment aussi appréhender la complexité des manifestations artistiques du baroque espagnol en laissant de côté le raffinement conceptuel de nos logiciens du XVI^e siècle, spécialement Siliceo et Dolz, la maîtrise du dire implicite de Luis Vives, la capacité de formalisation en langage naturel de Juan de Santo Tomás, ou l'extraordinaire subtilité théorique et la vigoureuse puissance syncrétique de Francisco Suárez?

Ces stimulantes "Rencontres" que le lecteur vient de lire et de vivre sont une excellente plongée dans le monde philosophique espagnol, et l'invitent à un séjour plus long et plus intense. S'il le fait, il lui faudra tenir compte en tout premier lieu, en ce

qui touche au XX^e siècle, de l'apport extrêmement riche de l'exil espagnol durant la dictature franquiste. Il convient de rappeler en effet qu'en 1939 presque 150 professeurs d'Université durent abandonner l'Espagne, et parmi eux des philosophes de grande valeur comme David García Baca, José Gaos, Eugenio Imaz, María Zambrano, Sánchez Vázquez, Xirau, Casanovas, Nicol, Ferrater Mora et beaucoup d'autres. Et que la majeure partie d'entre eux, à l'aube de leur maturité, donnèrent en Amérique Latine la meilleure part de leur oeuvre philosophique.

A tous ces noms il faudrait aussi associer ceux d'historiens aussi éminents que Altamira, Bosch Gimpera, Américo Castro, Claudio Sánchez Albornoz; de praticiens des sciences sociales du plus haut niveau comme Ayala, Granell, Medina Echevarría, Jiménez Landi ou Castillejo; de juristes comme Recassens Siches, Jiménez Asúa ou Ossorio y Gallardo, qui sont en même temps des intellectuels de premier rang dans le panorama culturel de l'Espagne et dont la contribution, depuis l'exil, à la pensée espagnole, est absolument capitale. Les études de José Luis Abellán -*Filosofía española en América*-, d'Elías Díaz -*Pensamiento español 1939-1973*- et de Gonzalo Fernández de la Mora -*Pensamiento español 1963-1969*- offrent une information détaillée sur leurs travaux et leur importance.

Je voudrais ajouter, avant de terminer, une réflexion sur laquelle il me paraît important d'insister lorsque l'on parle de la philosophie espagnole en dehors d'Espagne. A savoir que le génie philosophique espagnol ne se manifeste pas seulement, et peut être même pas principalement, dans le cadre de la production philosophique habituelle (faudrait-il écrire académique ou conventionnelle?), mais qu'il le dépasse et se manifeste dans une multitude d'endroits et de textes, adoptant des aspects très variés, des formes fréquemment littéraires ou humanistes, mais avec un contenu clairement théorique et réflexif. Cela se vérifie à l'occasion du débat sur les grands thèmes qui traversent la conscience de la communauté espagnole, et en particulier, lors des grands affrontements autour du problème de son identité collective, ce que les penseurs ont pris l'habitude d'appeler la polémique sur *l'être de l'Espagne*.

Il est tout à fait surprenant et significatif qu'au XX^e siècle, comme au cours des huit siècles précédents, le thème: *qu'est ce que l'Espagne?* ait occupé les meilleurs têtes pensantes espagnoles et qu'à maintes reprises les intelligences les plus pointues de mon pays s'y soient essayées. La génération de 98 rouvrit le dossier des *Deux Espagnes*, et il nous fut présent depuis lors sans interruption, jusqu'à ce que l'apathie intellectuelle et politique propre à la toute dernière démocratie nous plonge dans la plus béotienne et généralisée des indifférences.

Dans les années vingt et trente, l'intelligentsia espagnole croise le fer pour savoir s'il convient d'ouvrir ou de fermer nos frontières au savoir extérieur. La modernité est-elle compatible avec l'essence de l'Espagne? L'Espagne doit-elle accepter les connaissances scientifiques et techniques propres à la science contemporaine ou au contraire revendiquer la culture humaniste qui est le fondement de son existence historique? Qui doit prévaloir, le "*qu'ils inventent, les autres*" du penseur Unamuno, ou le progrès scientifique et *la valeur du fait expérimental* chers au scientifique Ramón y Cajal?

Cette modalité disjonctive et antagoniste de se manifester intellectuellement a été la forme la plus fréquente et aussi la plus éminente qu'a prise la pensée espagnole contemporaine. Mon cas personnel-en est une bonne démonstration. Mon adolescence, ma première jeunesse, toute ma vie d'adulte se sont déroulées dans le vacarme de cette polémique heurtée et interminable. Américo Castro et Claudio Sánchez Albornoz en plein débat, dans leur exil américain, sur le rôle des maures et des juifs dans la constitution de l'identité nationale de l'Espagne et nous offrant des interprétations antagoniques de sa réalité historique. Pedro Laín Entralgo (*España como problema*) et Rafael Calvo Serer (*España sin problema*), opposant leurs Espagnes, Laín offrant un refuge conflictuel dans la sienne aux orthodoxes et aux hétérodoxes, à Saint Juan de la Cruz et à Antonio Machado; Calvo Serer, s'identifiant à la tradition catholique, et de la main de Menéndez y Pelayo, limitant la sienne à la pensée liée de manière exclusive à l'orthodoxie catholique. Les marxistes et les positivistes se jetant à la figure non seulement leurs raisons

philosophiques et leurs structures conceptuelles, mais leur pertinence nationale et leur fécondité patriotique... Comment oublier les brillantes attaques lancées contre le Professeur Tierno Galván, aussi bien par la droite intégriste que, surtout, par la gauche marxiste et radicale, pour son extraordinaire travail, dans les années 60 et au début des années 70, d'introduction en Espagne de la pensée analytique, avec sa collection *Estructura y Función* aux éditions Tecnos, tous l'accusant de vouloir soumettre la réflexion espagnole à la science anglosaxonne?

Quel étrange destin que le nôtre, où lutter et penser se déclinent, presque toujours, d'un même souffle. C'est peut être là l'une des explications qui éclairent le mieux la différence du fait espagnol. Que ceci soit dit sans vouloir poser un axiome ni prétendre établir une norme. Mais il pourrait bien s'agir là d'une donnée qui fonde historiquement la pensée espagnole.

Bruno ESCOUBES
Introduction

Alain GUY
La pensée espagnole

Roland GOETSCH
La pensée juive espagnole

Henri VERGOTE
Miguel de UNAMUNO

Francis GUIBAL
UNAMUNO et MAQUEDA

Fernando SAVATEL
Ethique et violence

Carlos PARIS
Critique de la civilisation

José VIDAL BENEYTO
Conclusion: l'action